

JONAS EKHR

Le trou

On n'avance pas beaucoup dans un trou, bien sûr. Tu as l'air de te plaindre, mais est-ce ta faute? Tu as si peu de place qu'à peine tu peux t'allonger. Tu te tiens assis, en général, quand ce n'est pas debout, plus rarement accroupi ou à genoux, car cela demande des efforts, et tu es peu endurant. Tu te tiens debout lorsque tu veux voir ce qui se passe dehors. On a beau haïr le monde, on ne se lasse pas du spectacle. Ceci serait un paradoxe si la haine n'était pas autre chose qu'une espèce d'animal ou d'estomac qu'il faut alimenter sans cesse. Dehors, il y a toujours quelque chose d'insignifiant à voir. Dehors, tu veux dire: hors du trou. C'est, si on veut, dès que tu mets ta tête un peu plus haut que les rebords du trou, qu'alors le spectacle commence. Même le ciel, tu ne le vois qu'avec la tête hors du trou. Le ciel alors est au-dessus de ta tête, tandis qu'au fond du trou, le ciel n'est nulle part, il n'y a plus de ciel, il n'y a rien — ou *ça* y ressemble fort. Dans ton cas, ce qui est difficile, c'est que tu ne peux te passer du spectacle, mais que la station debout n'est pas ta position favorite. Tu aimes bien mieux t'asseoir. Mais tu t'ennuies. Alors, tu te relèves et, aussitôt, une douleur dans les jambes et le dos te fait rasseoir. Le trou, c'est une lutte.

*

Pour décrire le trou, il faut fermer les yeux, oublier que tu fermes les yeux et que tu penses au trou. C'est drôle mais, si tu y penses, le trou le sait, il se dérobe, il se dissout, il s'efface, et tes yeux se rouvrent sans que tu aies rien vu. Fermer les yeux, donc, et faire autre